

donner l'impulsion aux troupes de toutes les provinces qui se sont prononcées et à obtenir ainsi, par l'unité des forces et des moyens, le triomphe complet du soulèvement actuel :

1° Réunion du ministère Lopez à Valence, ou sur le point que l'on jugera le plus convenable ;

2° Convocation d'une junte centrale, composée de deux membres par chaque province, laquelle se réunira pour le moment à Valence.

3° Adresser une circulaire aux autres junte provisoires pour lui inculquer la nécessité de l'organisation du gouvernement et de la junte centrale, et nommer deux commissaires spéciaux qui se rendent sur-le-champ à Valence dans le but de tâcher, par tous les moyens possibles, d'effectuer l'organisation indiquée.

Zurbano vient d'adresser aux Catalans une proclamation d'où nous extrayons le passage suivant :

« Catalans, quoique soldat, j'ai à remplir une mission de paix, je ne veux qu'une chose, l'oubli absolu du passé et la réconciliation entre des frères qui n'eussent jamais dû se séparer. Vous ne douterez pas de l'accomplissement de cette promesse quand vous saurez que j'ai déjà tenu² ma parole. REUSS PEUT EN RÉPONDRE A QUICONQUE L'IGNORERAIT ENCORE. La force des armes a soumis la ville à l'obéissance, j'ai proposé sur le-champ l'oubli du passé, et personne n'a eu à gémir sur ses erreurs. »

—El *Heraldo*, du 20, a reçu la lettre suivante en date de Tarragone, 12 juin :

« Le feu de Zurbano contre Reuss a duré de neuf heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Le feu a cessé à quatre heures, pour qu'on fit aux pièces d'artillerie quelques réparations nécessaires. La ville de Reuss a beaucoup souffert. Les voitures mises en réquisition par Zurbano devaient être amenées par les propriétaires sous peine de la vie. »

—Plusieurs journaux annoncent qu'Espartero s'étant rendu auprès de la reine pour prendre congé d'elle avant de quitter Madrid, et lui ayant dit qu'il allait étouffer les soulèvements, la reine garda le silence.

Extrait du *Courrier des Etats-Unis*.

—On a reçu des nouvelles de Canton qui vont jusqu'au 12 avril dernier ; elles n'offrent aucun intérêt. La mort du commissaire chinois Elepoo a, comme on sait, suspendu toutes les négociations entamées par les Anglais relativement aux bases du traité de commerce, et elles ne pourront être renouvelées que lorsque un autre commissaire aura été nommé par l'empereur. Il est probable que celui-ci ne se hâtera pas, car l'excellence de la diplomatie chinoise consiste à ne jamais se presser, promettre beaucoup et n'exécuter qu'à la dernière extrémité. — Depuis la cessation des hostilités, les marchandises européennes sont arrivées en quantités tellement énormes qu'on ne peut s'en débiter qu'à des prix ruineux, aussi on prévoit de grandes pertes qui tomberont principalement sur les maisons anglaises. On a appris que les environs de Singapour sont depuis quelque temps ravagés à l'envi par des tigres et des bandes de voleurs chinois. Les habitants ont prié le gouverneur anglais d'augmenter les moyens mis à la disposition de la police afin d'arriver à la destruction d'un fléau qui ne leur permet de sortir de la ville que pour être dévorés ou détroussés.

—Plusieurs bâtiments sont arrivés des Antilles avec des nouvelles qui vont jusqu'au 2 de juillet. Nous remarquons, dans les rapports faits par les différents capitaines, sur l'état sanitaire de Pointe-à-Pitre, de Saint-Thomas et de Trinidad, une contradiction que nous croyons de notre devoir de signaler. Suivant les uns, la fièvre jaune fait de nombreuses victimes à Pointe-à-Pitre, tandis qu'on jouit de la meilleure santé à Saint-Thomas et à Trinidad ; suivant les autres, ce serait le contraire. Malheureusement, la vérité est que le fléau des Antilles existe, non-seulement à Pointe-à-Pitre, mais aussi dans les autres îles que nous venons de nommer. A Saint-Thomas, ce sont principalement les Anglais et les Français que la fièvre atteint, et beaucoup en meurent. Un grand nombre de créoles ont également la fièvre, mais, pour eux, elle se termine presque dans tous les cas d'une manière moins funeste.

Un drame maritime des plus déplorables semblerait confirmer l'existence, à la Pointe-à-Pitre, d'une maladie contagieuse d'une effrayante mortalité. Le brick américain *Osby*, parti de ce port le 20 juin et arrivé lundi à Baltimore, avait à peine pris la mer que son capitaine et ses deux lieutenants, dont l'un était frère du capitaine Atwood, furent pris d'une fièvre violente à laquelle ils succombèrent tous trois ; les deux lieutenants le 8 et le capitaine le 10 juillet. Il ne restait plus à bord que trois matelots, dont aucun ne connaissait la navigation. Et c'est au plus heureux des hasards qu'ils doivent d'avoir été poussés vers Baltimore où ils ont été rencontrés par un bateau pilote et conduits dans le port.

Il faut cependant que la maladie dont on parle ne fit pas de grands ravages à la Guadeloupe, ou du moins qu'elle n'eût pas acquis encore une effrayante violence au 12 juin, car le gouverneur de l'île, dans le discours par lequel il a ouvert, ce jour-là, le conseil colonial, ne fait pas mention de ce nouveau fléau. L'allocation du contre-amiral Gourbeyre et presque tout entière consacrée au douloureux souvenir de la catastrophe du 8 février. En voici quelques passages où respire une noble reconnaissance et une consolante espérance.

« Messieurs, a dit le gouverneur, nous avons vu s'affaiblir le souvenir des cruelles épreuves que nous avons traversées : mais nous n'avons point oublié, nous n'oublierons jamais le touchant dévouement de nos frères de la Martinique et de l'escadre des Antilles qui nous portèrent les premiers secours et les premières consolations.

« Nous n'oublierons jamais ces généreux étrangers qui disputèrent aux braves habitans de la Martinique le bonheur de nous secourir dans notre détresse. Honneur aux Danois et aux Suédois, aux Américains du nord et aux Allemands qui, depuis Caracas jusqu'à New-York, ont voulu prendre part à ce grand acte de bienfaisance ! Honneur aux colons anglais qui, confondant ce que le destin s'était plu à confondre, n'ont su faire aucune différence entre un Français et un Anglais frappés par le même fléau, n'ont voulu voir dans les victimes d'un même désastre que des membres de la grande famille humaine, que des enfans d'un même Dieu !

« Nous conserverons surtout, mes sieurs, nous conserverons précieusement le souvenir de ces consolations descendues du trône pour faire revivre l'espérance dans nos cœurs, le souvenir de toutes les sympathies qui éclatèrent en France, quand on y apprit tous nos malheurs.

« Oui, comme le roi, comme la reine, *notre providence*, la mère-patrie s'est vivement émue au récit de tous les maux qui ont accablé la pauvre Guadeloupe ! Les représentans du pays ont demandé au trésor public les premiers dons offerts à votre infortune, proclamée une calamité nationale ; dans toutes les églises du royaume le clergé a appelé et appelé à sa compassion des fidèles ; dans tous les départemens, dans toutes les communes, dans toutes nos colonies, et même parmi les Français qui vivent sur la terre étrangère, des souscriptions ont été ouvertes en faveur des victimes de la catastrophe du 8 février. Déjà les secours de la métropole ont pu satisfaire aux nécessités les plus urgentes du moment ; bientôt de nouveaux secours nous permettront de soulager d'autres souffrances ; bientôt aussi, j'espère, d'autres ressources vous aideront à relever, à perfectionner vos usines, et viendront rendre la vie à la malheureuse Pointe-à-Pitre.

« Tant de témoignages de sympathie ne devaient pas rester stériles : ils ont fait disparaître les plus grandes difficultés du présent ; ils vous ont rendu quelque confiance dans l'avenir, que vous pouvez aujourd'hui envisager sans effroi. »

—Les Wyandotts, la dernière des tribus indiennes qui résidaient encore sur l'état de l'Ohio, viennent de quitter définitivement cette contrée pour se retirer, ainsi que l'ont fait les autres peuplades aborigènes, vers l'ouest du Mississipi. Une déléguation, composée des trois principaux chefs de la tribu, est allée à Columbus prendre congé du gouverneur, et, en sa personne, des habitans blancs de l'état. Le discours prononcé par le plus âgé de ces chefs, paraît avoir été très pathétique et rempli d'images poétiques appropriées à cette cruelle circonstance. Le gouverneur y a répondu, et a terminé sa réponse en souhaitant aux infortunés Indiens *un bon voyage et les chances les plus heureuses*.

On lit à ce sujet dans le *Sun* de Cincinnati, du 20 de ce mois :

« Nous avons visité hier le quai où les Indiens Wyandotts doivent s'embarquer à bord des steamers, pour prendre le chemin de leur nouvelle patrie, située à plus de cinq cents milles du haut Missour, et où une portion de la tribu se trouve déjà établie depuis bientôt deux ans. Ce restant, qui va partir, s'élève à environ 600 individus, portant les uns le costume indien, et les autres, le costume européen. En général, ces malheureuses créatures nous ont paru d'une constitution faible et épuisée. Ces Indiens emportent avec eux beaucoup de bagages, d'instrumens aratoires, et une foule d'ustensiles dont nous ne comprenons pas l'usage. Ils ont avec eux 147 charriots, la plupart attelés de deux chevaux aussi maigres et aussi affaiblis que leurs propriétaires. Cette tribu, comme toutes celles qui ont vécu dans le voisinage immédiat des blancs, a perdu une grande partie de la pureté de sa race, car un quart au moins peut être considéré comme étant évidemment de sang mêlé. Nous avons remarqué un vieillard qui nous a dit être âgé de 126 ans ; il n'y avait que quelques jolies Indiennes, mais elles étaient modestes et décentes, et elles prenaient toutes sortes de précautions pour se cacher aux regards empressés des curieux. »

COMBAT DE LA BOUFFONNE.

28 OCTOBRE 1694.

La *Bouffonne* était une honnête petite frégate qui n'avait guère fait parler d'elle depuis l'année de grâce 1673, qu'elle était entrée dans le monde maritime par les soins de son père, maître Hubac, le célèbre charpentier du chantier de Brest.

Sa part de gloire avait été fort modeste pendant les vingt premières années de sa vie ! Elle ne s'était mêlée à aucune de ces fières actions qui avaient rendu si redoutable le pavillon de la France et grandi la renommée de tant de vaillans hommes de mer.

Vigilante, active, la frégate légère s'était appliquée à remplir loyalement sa mission de factionnaire sous voiles, veillant avec soin le long de la côte du pays d'Aunis, pour en éloigner les corsaires ennemis, protégeant le pêcheur de sardines ou de harengs, et convoyant hors des parages voisins de la terre les marchands qui, malgré la guerre, allaient tenter la fortune aux îles de l'Amérique.

Elle était aux ordres de M. Bégon, intendant de Rochefort, en 1694, quand le courrier de la cour apporta à cet administrateur une lettre de M. de Pontchartrain, qui lui enjoignait d'expédier, le plus promptement possible, pour Cayenne, la flûte du roi *l'Espérance*, et de faire escorter ce bâtiment par une frégate légère, qui le défendrait au besoin, près des atterrissements, si elle était attaquée par quelque vaisseau de la Hollande.

M. Bégon, fit aussitôt savoir à M. La Roche de Vezansay, lieutenant de vaisseau du roi, qui commandait la frégate la *Bouffonne*, qu'il eût à se tenir